

la dramatique vie de marie r.

marie reverdy

Ce qui est dramatique, surtout, c'est que je n'ai rien à dire...

Cela ne semble pas possible de n'avoir rien à dire et pourtant si, je n'ai rien à dire, strictement rien à dire. Du coup « je parle parce que je, je parle oui je parle » (comme dirait Patrick Kermann). Alors voilà, je me dis, dès le début, que ça promet de n'en finir pas de finir (comme dirait Samuel Beckett), encore et encore alors que c'est que le début d'accord d'accord (comme dirait Francis Cabrel). On a déjà interrogé les liens entre le mot et la chose mais le mot et la non-chose ? Le mot et la non-représentation ? Cela ressemblerait peut-être à un carré blanc sur fond blanc, comme celui de Malévitch ? Ou bien aux 4 minutes 33 de John Cage ? Un mot vide qui ne serait pas creux... Un mot pour le mot. Il apparaîtrait de la même manière qu'un geste qui n'exprimerait rien, ne narrerait pas plus, et qui ne renverrait à rien d'autre qu'à lui-même. Cette quête de l'autodénotation, qui vise à se défaire de la tyrannie de la figuration pour « dévoiler son être en-soi » (comme on dirait en philo), voilà le programme de la modernité artistique, celle des avant-gardes. Quittant la représentation figurative, les voici expressionnistes, abstraits, cubistes, futuristes, fauves. Pour tous, la figure abandonne son statut de finalité pour devenir, au mieux, moyen de l'œuvre. La toile revendique sa planéité, les couleurs affirment leur primarité. La peinture n'est plus une fenêtre ouverte par laquelle l'œil pénètre dans un monde vu, mais une image qui affirme sa spécificité médiumnique et que le regard ne peut que lécher comme d'un coup de langue.

On prête à Merce Cunningham d'avoir opéré cette révolution dans le champ de la danse. Grâce à lui, nous dit Agnès Izrine, la danse conquiert enfin sa totale indépendance en n'étant plus chargée d'une signification autre que celle que suggère le mouvement en lui-même. C'est aussi fascinant qu'extravagant, car la danse n'est jamais aussi belle que lorsqu'elle se prend pour objet. Oui, comme on l'aura reconnu, je feuillette le programme de Montpellier Danse 39^{ème} festival dont le centième anniversaire de la naissance de Merce Cunningham inspire le fil conducteur de la programmation.

Édition anniversaire ? Édition bilan ? Édition nostalgie ? Édition commémoration ? Non, édition question : « Que reste-t-il de vivant de Merce Cunningham ? » interroge Jean-Paul Montanari. « On connaît cette forme très particulière de démocratie qu'a inventée Cunningham : chaque danseur est un centre, et chaque spectateur en regardant plutôt tel danseur ou tel autre, voit un spectacle différent de son voisin. » rajoute-t-il. Chez Cunningham, la scène se fait fragment d'infini en l'absence de centre (car c'est bien la définition de l'infini que de ne pas avoir de milieu), espace démocra-

tique en l'absence de soliste autour duquel les autres danseurs gravitent, expérience de la liberté pour le spectateur qui devient alors seul maître de son regard. Vertige devant l'intelligence de la proposition, Résistance de l'art face aux tempêtes du monde, la Beauté revendiquée comme étendard et comme espoir... Voici les trois termes qui découlent de cet héritage, page 7 du programme, dans l'édito signé par Montanari qui affirme que « les artistes ont toujours raison ».

Mais de quelle résistance parlons-nous ? Et de quelle beauté ? Celle, toute simple du temps pensé comme action, du temps de l'œuvre pensé comme acte, du temps de la contemplation pensée comme activité. Non pas le temps rapide, saccadé, de l'émotion, mais le temps intelligible, dilaté, de la syntaxe. Non pas le temps, didactique, de la leçon, mais le temps élastique, réversible, de l'introspection. Non pas le temps chaotique, diffracté, du catalogue, mais le temps phénoménal, suspendu, de l'apparition du sens. Le temps, précieux, nécessaire pour éprouver un héritage et son devenir. Et pour l'artiste, bien sûr, le temps indispensable à la création.

Feuilletant ce programme, découvrant, entre autres, toutes ces propositions qui revisitent les œuvres constitutives de notre modernité chorégraphique, je me dis que cela me rappelle quelque chose... Il y a quelques années, en automne... un autre programme, qui avait eu l'intelligence de présenter les grands spectacles de la contemporanéité théâtrale. « Être spectateur c'est un travail. Il faut prendre le temps, persister [...] Et l'exigence de Merce Cunningham était la marque d'un immense respect pour le public » affirme Jean-Paul Montanari qui nous rappelle, en page 23, que « le public de Events, en 1985, avait quitté la salle en criant ». De l'exigence oui, et quelques réminiscences d'il y a seulement 5 ans : « le public est une question et un mystère. Alors essayer de contenter le public c'est comme obtenir un diplôme en imbécillité (et c'est une lâcheté). Divertir le public c'est le tromper et le sous-estimer » affirmait le premier édito de Rodrigo Garcia. Je relis la page 7 du programme de Montpellier Danse « Être spectateur c'est un travail, et quand il est allé au bout de l'expérience, il est tellement récompensé ». Je relis cette phrase, « il faut prendre le temps » et je me dis que oui, bien sûr, prendre le temps, accorder du temps surtout, surtout, accorder le temps avant qu'il ne soit pris de force. Ou qu'il ne soit définitivement perdu.